

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME VIII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVI

je suis bien convaincu que la littérature du Petit Véhicule ne peut nous donner son égal.

BAB ET LES BABIS,

OU

LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,

DE 1845 À 1853,

PAR MIRZA KAZEM-BEG.

(Suite.)

CHAPITRE III.

DE LA DOCTRINE DES BABIS.

SECTION I.

APERÇU SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA DOCTRINE CHIITE, EN PERSE.

Pour faire bien comprendre en quoi consistait la doctrine des Babis, qui n'était pour une certaine classe d'individus qu'un prétexte pour arriver à des réformes longtemps désirées, nous devons tracer ici un aperçu historique de la religion chiite, faire connaître au lecteur l'essence de cette doctrine et surtout d'une de ses branches, à laquelle on a donné le nom de *Imamide isna acharide* (confessant les douze imams) et qui est la religion dominante dans toute la Perse.

sont suffisamment développées dans la doctrine de Mahomet, dans son Coran et dans sa tradition. Mais lorsque le Prophète eut cessé d'exister, il naquit du travail sur ces idées ainsi que des commentaires sur les origines obscures de cette doctrine, et surtout des nouvelles questions qui n'étaient point encore décidées, il naquit, disons-nous, une série de doctrines qui font la base de la philosophie scolastique en Orient (*Kelama*) et le fondement des lois (*Chariat*).

Du vivant même de Mahomet, vers la fin de sa vie, nous voyons apparaître ces interprétations, qui se développèrent bientôt après sa mort au point de former dans le premier siècle de l'Islam diverses écoles philosophiques et diverses sectes. Les dissentiments et les controverses ne se tournèrent plus que vers les *idées abstraites*, ou les *faits historiques*, ou vers les traditions relatives à la foi.

Aux idées abstraites se rapportaient la croyance en Dieu, ses attributs, sa providence, la croyance aux esprits célestes et terrestres, à la destinée de l'homme, à l'autorité et à la signification des prophètes et des *imams*. Ces controverses et ces interprétations étaient l'objet de la scolastique qui commença à s'introduire dans l'Islam dès la trente-septième année de la fuite de Mahomet ou vingt-sept ans après sa mort, quand les *Kharidjites*, au nombre de douze mille, après la bataille de *Safféïn* (ou *Siffin*), se séparèrent ouvertement de la doctrine alors dominante, et rejetèrent le pouvoir du vicaire de Mahomet, le

quatrième khalife Ali. Dix années ne s'étaient point écoulées qu'apparurent les sectes des *Matazilids* et des *Sifatids*, qui formèrent en très-peu de temps dix-sept écoles. Parmi elles les *Ach'arids* furent constamment les défenseurs des principes de la vraie foi, et c'est pourquoi les Sunnites les appellent *les sauvés* « *nâ-djis*. » La scolastique continua à se développer jusqu'au VII^e siècle de l'Islam. Tantôt une doctrine se divisait, tantôt plusieurs se réunissaient en une classe distincte, et à la fin il se forma de tout cela deux grandes écoles, celle des *Materids* et celle des *Ghazalids*.

A la seconde catégorie, aux faits historiques et aux traditions de la religion, se rapportaient les controverses et les interprétations : 1^o sur les prophètes, les imams, les livres sacrés, les saints, et en général sur tout ce qui avait rapport à la foi dans le monde historique et physique et à la philosophie de la scolastique; 2^o les règlements de la vie, les usages et les lois, ce qui constitue les objets religioso-juridiques. Ici encore l'Islam se divisa en deux branches principales, les *Sunnites* et les *Chiïtes*. Les premiers se considèrent comme des orthodoxes et comme les plus anciens dans l'Islam, parce qu'ils ont commencé et continuent à suivre la même doctrine qu'Allah a dictée par la bouche de son prophète, dans le Coran et dans les traditions que les premiers disciples de Mahomet ont tirées de sa vie et de son *sunnèt*¹. Les

¹ *Sunnèt* veut dire « usage, règle de vie. » Tout ce que Mahomet, dans sa carrière, a dit et fait concernant la religion et les usages transmis à la postérité par ses plus proches disciples, et la tradition

seconds, les Chiites, se regardent eux aussi comme orthodoxes et accusent de partialité et d'erreur les disciples du Prophète qui ont repoussé les droits d'Ali, son gendre, le premier et immédiat héritier du prophète Mahomet, par opposition à la croyance de leurs adversaires qui ne le considèrent que comme le quatrième après Abou-bekr, Omar et Othman. Les Chiites considèrent ces trois imams comme des usurpateurs du droit d'Ali, et en conséquence les livrent à la malédiction.

Les Sunnites aussi bien que les Chiites ne purent en rester aux formes primitives de leurs croyances. Les premiers se divisèrent en six ou sept écoles dont se formèrent quatre communions qui, bien que différant dans leurs idées sur les rites et les lois sortis du Coran et des traditions, se considèrent également et mutuellement comme orthodoxes; tous les autres sont à leurs yeux des hérétiques. Ces quatre sectes¹ se sont formées au II^e et au III^e siècle de l'Islam et embrassent aujourd'hui plus des deux tiers du monde

même de tout cela, porte le nom de *sunnèt*. Les Chiites rejettent de ces traditions tout ce qui n'en a pas été transmis directement par leurs propres imams. C'est d'après ce principe que les Sunnites portent ce nom dans le sens d'hommes qui reconnaissent la tradition. Les Chiites, qui repoussent ouvertement la plus grande partie de ces traditions, se nomment ainsi d'un mot qui signifie : *protestant ouvertement* en faveur de ce qui est juste (*chiè*).

¹ Ces quatre sectes ou plutôt écoles sont les *Hanafites* (autrement dit les *Azamites*), les *Malikites* (toutes deux ont paru dans la première partie du II^e siècle de l'Islam), les *Chafites* et les *Hanbalites* (ces deux sectes se sont formées presque en même temps à la fin du II^e siècle et au commencement du III^e après l'hégire).

musulman. Les Turco-Tatares avec leurs nombreux rameaux épars dans le Turkestan jusqu'aux frontières du Thibet et de l'Inde, dans la Russie jusqu'aux frontières de la Chine et aux bords de la mer Noire, et dans la Turquie depuis l'Euphrate jusqu'aux limites de l'Europe chrétienne, sont principalement Hanafites. Il n'est certes pas impossible de trouver dans l'Asie centrale des sociétés entières de Chafites, mais nous entendons parler ici de la foi dominante. Tout le Daguestan et les montagnards du Caucase qui portent le nom de musulmans, toute l'Égypte et la Syrie musulmane sont Chafites. Presque tous les Arabes qui habitent la côte d'Afrique sont principalement Malikites. Il y a aussi beaucoup d'Hanbalites en Arabie, en Égypte et en Syrie; mais ils forment la partie la moins considérable des Sunnites, car, dans les contrées où dominant les Hanbalites, nous trouvons un grand nombre de Chafites.

Dès les premiers siècles de l'Islam, les Chiïtes se divisèrent en sectes fort nombreuses entre lesquelles domine la doctrine nommée *Imamide-isma'acharide*, ou qui reconnaît les douze imams en commençant par Ali, gendre de Mahomet, et en finissant par Al-Mehdi, le dernier qui descend d'Ali en ligne directe. Cette croyance, aujourd'hui dominante dans toute la Perse, est répandue dans l'Inde musulmane, et y rivalise avec celle des Sunnites chafites et hanéfites, tandis que les autres doctrines de ce nom ont pénétré dans toute l'étendue du Khorasan, de l'Irak,

du Fars et du Kirman jusqu'aux bords de l'Indus et au delà de ce fleuve.

Tous les Chiïtes nient unanimement la légalité des droits des trois premiers khalifes sunnites, et ne reconnaissent comme premier imam que Ali; en conséquence, Ali est le commun patron de tous les Chiïtes, et la vénération que leurs adversaires mêmes ont pour lui (car ils le considèrent comme l'une des quatre colonnes de la foi des vrais croyants et comme le personnage le plus proche de Dieu après Mahomet ¹) lui donne parmi tous les musulmans une immense valeur, excepté pourtant parmi les Kharijites, qui sont maintenant fort peu nombreux.

§ 2. DES CAUSES QUI ONT ENTRAÎNÉ LES CHIITES À SE SUBDIVISER EN SECTES.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de rappeler que l'une des principales causes de la multiplicité des schismes chiïtes avait été, dès l'origine, l'influence de l'ancienne doctrine indienne sur l'incarnation, doctrine qui, de temps immémorial, avait toujours été la pierre fondamentale de toutes les croyances dans l'Asie ancienne. Cette idée devait naturellement s'infiltrer dans l'Islam, surtout là où il avait été introduit par la force, et là où le bouddhisme avait laissé des traces encore fraîches, comme dans l'Inde et dans la Perse. Dans la patrie de l'Islam,

¹ En effet, quoique les Sunnites considèrent Ali comme le quatrième khalife après Abou-Bekr, Omar et Othman, cependant, eu égard à son mérite, ils le placent au-dessus de tous les autres.

dans l'Arabie, où autrefois avait régné l'idolâtrie, cette idée d'incarnation ne put pousser de rejetons; le fondateur de cette religion ayant fait reposer sa doctrine sur l'unité absolue de Dieu, les premiers apôtres de l'Islam employèrent le sabre et le feu pour déraciner et exterminer tous les principes qui avaient servi de base à l'idolâtrie. Les Arabes étaient tout disposés à diviniser leur prophète et à le mettre au rang des dieux comme les habitants idolâtres de Listra à l'égard des apôtres Paul et Barnabé (*Act. des Apôtres*, ch. xiv, v. 8-15), et Mahomet fit comme les apôtres. Il s'intitulait comme tous les autres hommes « le serviteur de Dieu » et ne permettait pas à ses disciples de se livrer à des erreurs fort ordinaires alors. Il y consacra toute sa vie, et ses premiers disciples l'imitèrent rigoureusement. Voilà pourquoi, surtout en Arabie, du vivant de Mahomet et longtemps après sa mort, nous ne remarquons aucune idée étrangère à l'unité divine comprise avec le rigorisme musulman.

Lorsque l'Islam se fut implanté dans la première communauté de fanatiques, tout ce qui était opposé au Coran lui était étranger et antipathique. C'est surtout alors qu'aucune idée relative à la possibilité de l'incarnation de Dieu ne pouvait ni naître ni vivre en Arabie. D'après ce qui se passa à la mort de Mahomet, selon l'attestation des témoins oculaires, dont les paroles ont été transmises à la postérité par les premiers historiens de l'Islam, l'idée que le Prophète n'existait plus paraissait inadmissible dans le

bas peuple : « Mahomet mort!... Mahomet peut-il mourir?... » s'écriait-on de toute part, frappé d'étonnement. Il aurait pu venir à l'esprit que Mahomet avait disparu, qu'il était allé dans le monde mystérieux, afin de se dérober aux regards des indignes mortels; mais, par ordre du khalife, un crieur alla par toutes les rues de Médine publier à haute voix : « Le serviteur de Dieu, le mortel Mahomet est mort!... Il est mort parce qu'il a vécu; il mangeait, il buvait; il était homme et devait mourir. Malheur à quiconque croit le contraire! » Ali fit mettre à mort un individu qui doutait qu'il fût un homme comme les autres; mais une tradition imaginée plus tard par les sectateurs d'Ali, qui croient en la nature divine de leur patron, dit que cet homme fut aussi ressuscité par Ali, et resta plus que jamais convaincu de la puissance de celui qui l'avait ressuscité d'entre les morts.

Ainsi toute la différence qui existe entre les sectes chiïtes s'exprime par le degré d'adoration que chacune rend à son imam et par l'individualité des hommes qu'ils ont choisis pour leurs imams et auxquels ce tribut d'adoration est accordé. Il en est qui se sont arrêtés à Ali, premier imam, comme par exemple les *Nocéïrites*, qui n'en admettent point d'autres; et même ici nous remarquons des dissidences parmi les sectateurs d'Ali. D'autres fixèrent leur choix sur Zeïd, frère de Al-Bakir, cinquième imam des Chiïtes-isna'achérides, que les sectes rivales ne reconnaissent pas. Il en est enfin qui adorent

Ismâïl, fils de Djafar, sixième imam des Isna'achérides, tandis qu'à côté d'eux le plus grand nombre reconnaît son frère Mousa ar-Riza; plus tard les Ismaïlites se divisèrent en un grand nombre de sectes. Les orthodoxes chiïtes sont donc ceux qui, depuis le temps d'Ali jusqu'à son douzième descendant Al-Medhi, ont gardé la foi qui leur avait été transmise directement et qui ne se sont écartés en rien de la doctrine, héritage de leurs imams légitimes. Les Chiïtes se partagent en *Molhidites*, qui s'éloignent des dogmes de l'Islam en exaltant trop les qualités divines de leurs imams, comme par exemple les Nocéïrites, les Ismaïlites et autres; en *Imamites*, qui ne croient qu'aux imams de la famille d'Ali, quel qu'en soit le nombre, et en *Isna'achérides*, qui confessent les douze imams descendant d'Ali seulement en ligne directe. Nous parlerons de ces deux dernières sectes, branches auxquelles se rattachent tous les schismes qui ont existé et qui existent jusqu'à présent, et parmi lesquels se trouve le Babisme.

§ 3. DES IMAMITES EN GÉNÉRAL.

Pour mieux faire comprendre en quoi consiste la doctrine de l'*Imamet* chez les Chiïtes de la Perse, où le Babisme a pris naissance aujourd'hui, nous devons pénétrer plus avant dans l'histoire de ce schisme.

Pendant les dernières années de la vie de Mahomet, ses disciples soulevèrent la question de savoir qui, après la mort de leur prophète, adminis-

trerait les affaires de la vraie foi. Mahomet ne put résoudre la question. Il espérait transmettre son autorité à son successeur légitime, à son fils; mais il n'en laissa point. Dans la prévision de l'agitation que cette question pourrait provoquer, il confia à la volonté de tous les musulmans le soin de choisir celui qui devait lui succéder. Cependant, d'après beaucoup de ses paroles et de ses actions, il était visible qu'il désirait que son successeur fût Ali, l'époux de sa fille Fatimé; ce que n'ignoraient ni Ali, ni sa femme, ni plusieurs de leurs intimes. La tradition au sujet de la solennité qui eut lieu à Ghadir-khoûm (ce dont il sera parlé plus loin) montre suffisamment le vœu secret de Mahomet. Peu de temps après, Mahomet mourait d'une façon tout à fait inattendue. Ali, son gendre, était le plus jeune de tous les rivaux, et il n'avait pas parmi les Koréïschites l'appui et les liens dont profitèrent les autres disciples de Mahomet plus âgés qu'Ali; de plus, homme d'un caractère pacifique, doux et humain, il songeait peu à ses propres intérêts. Pendant que lui et ses proches étaient occupés des préparatifs du cérémonial pour les funérailles de Mahomet, les autres, disent tous les historiens et même les Sunnites¹, travaillaient à élire un khalife; cette élection ne se fit point sans doute sans intrigues. Les *Muhadjirs* et les *Ansars* se querellèrent et intriguèrent longtemps; mais à la fin Aboubekr, l'un des prétendants, fut élu avec le titre de

¹ Voyez Tabari, sur la mort de Mahomet.

Khalifou resoul illah, successeur du prophète de Dieu.

Les partisans d'Ali protestèrent en secret contre cet acte, mais ils durent céder à la force et à la majorité. Ali lui-même fit tout pour éviter les discordes. Il se soumit au choix qu'avaient fait les musulmans et céda le pas à Omar et à Othman; lors de la quatrième élection, il accepta avec la plus grande modestie le titre de quatrième khalife, et fit tout pour calmer ses partisans et ses adhérents secrets; mais les circonstances devaient changer. Pendant les derniers jours de sa vie et après sa mort, les intrigues des ambitieux et des fanatiques excitèrent des désordres qui amenèrent la guerre civile. Les résultats furent que le pouvoir temporel s'empara du pouvoir spirituel et qu'un état puissant fut fondé. Nous voulons parler ici du transfert du khalifat entre les mains de Moawiah et la fondation de la dynastie des Omeyyades et de celle des Abasides. Le monde musulman de cette époque commença à considérer tout ceci avec une indignation secrète; mais la renommée de Moawiah, qui passait pour le plus intime disciple de Mahomet, ses artifices pendant les discordes et les guerres intestines lui acquirent des défenseurs parmi ceux qui étaient les soutiens de la foi. Ceux-ci consolidèrent habilement entre ses mains l'héritage du Prophète, bien qu'un tel acte fût en opposition avec les lois fondamentales du Coran et du Sunnèt. Force fait loi! aussi les vrais croyants se soumirent-ils; puis les docteurs de la loi, les casuistes

interprétèrent en faveur du droit de la nouvelle dynastie toutes les ordonnances, et en firent de nouvelles¹. Cependant la communauté chiite s'organisa et se multiplia secrètement.

Après le meurtre d'Ali, la doctrine de cette communauté secrète ne se distinguait de celle des autres Sunnites qu'en ce qu'elle protestait contre l'ordre de succession au trône après Mahomet, et qu'elle avait reconnu Ali et sa descendance comme les héritiers légitimes immédiats; à l'ancien symbole de la foi, les sectateurs d'Ali ajoutèrent encore cet article : « Et Ali est le *Véli* de Dieu; » ce qui signifie que par la mort du Prophète il est le principal ordonnateur de l'Islam du côté d'Allah. Ils ne donnaient qu'à lui seul le nom d'*Imam* ou chef de la religion et de la nation. Du mot *véli* est venu *vilaïèt*, c'est-à-dire administration, gouvernement, le droit de tout régir; au point de vue lexicologique et juridique, *véli* a une signification fort étendue; c'est pourquoi, dès le premier siècle où le chiisme s'est développé, il y eut diverses interprétations sur le sens à donner à ce mot de *véli* et sur la définition des droits de l'imam auquel ce nom est donné. Ici les anciennes traditions et les légendes bouddhistes ont pris le dessus, et ce fut parmi les partisans d'Ali qui habitaient le Fars et l'Irak que se forma l'idée des divers degrés de sa nature divine. D'autres, comme nous l'avons

¹ Là-dessus, voir pour plus de détails l'article inséré dans la *Parole russe*, mars 1860, Saint-Pétersbourg : *De la valeur des imams dans l'acception juridique du mot.*

dit, ont élevé Ali au plus haut degré de la nature divine et l'ont nommé *Allah*. Les Chiïtes se sont ainsi divisés peu à peu, quoique étant presque unanimement d'accord sur un point, qu'à la seule race d'Ali appartient le droit d'hériter du titre d'imam.

Le nouveau gouvernement omeyyade, qui voyait un danger dans le secret accroissement des Chiïtes, prit des mesures pour assurer ses droits. De leur côté les Chiïtes, en vertu d'une loi sanctionnée parmi eux depuis longtemps, *takïé*¹, pouvaient légalement se soustraire aux poursuites des orthodoxes; c'est pourquoi le gouvernement agissait sans relâche et en secret, afin d'éloigner le mal dont il était menacé, dirigeant ses poursuites contre les imams de la famille d'Ali, comme étant la principale cause de l'agitation qui régnait, bien qu'il fût parfaitement convaincu de leur innocence et que ceux-ci n'ambi-

¹ Ce mot veut dire *prudence, abstention, retenue*. Pour se soustraire aux poursuites de ceux qui professaient la religion dominante, les premiers Chiïtes cachaient leurs croyances et se disaient Sunnites, ce qui donna naissance à une série de lois conservatrices de *takïé*. D'après l'esprit de ces lois, tout Chiïte a pour obligation de se soumettre, en apparence, à toutes les exigences de la religion dominante, et de se faire passer pour un de ses adeptes. Ces lois régissent jusqu'à présent les Chiïtes lorsqu'ils quittent leur pays et voyagent dans les contrées où la religion dominante est sunnite. Ainsi tous les Persans, quand ils se trouvent en Turquie, en Égypte et même à la Mecque, où un devoir de piété les attire, se disent sunnites. Au sujet du *takïé*, une ordonnance a été introduite dans la doctrine des Chiïtes dès le commencement du premier siècle de l'Islam. Les Chiïtes assurent qu'Ali a reconnu le pouvoir des usurpateurs de son droit, le pouvoir des trois premiers khalifes, uniquement d'après l'esprit de cette ordonnance.

tionnassent ni l'ascendant ni le pouvoir. Cependant la cruelle politique exigeait que les innocents aussi bien que les coupables fussent exterminés; en un mot, elle voulait l'extirpation de tout principe pouvant être, moralement parlant, une raison de trouble dans l'état et un prétexte légal pour l'ambition de rivaux. Mais les mesures imprudentes que prirent les deux rois, Moawiah et Yezid, son fils, loin de procurer le calme qu'on en attendait, eurent au contraire les suites les plus désastreuses.

L'empoisonnement d'Hassan, l'aîné des fils d'Ali, le massacre de son second fils Housseïn, sur les bords de l'Euphrate, et l'empoisonnement de sa famille, soulevèrent d'indignation tous les musulmans contre la maison régnante, et excitèrent parmi les Chiïtes ces haines invincibles qui existent jusqu'à présent. Des ambitieux mirent alors à profit les circonstances, et Moukhtar avec ses amis leva l'étendard de la révolte dans l'Irak, sous le prétexte de venger le sang de l'innocent Housseïn; Abdoullah ben-Zobéir parvint à mettre de son côté tous les habitants de l'Arabie et de l'Égypte et une partie de ceux de la Syrie, et se vit presque investi du pouvoir suprême. Plus heureux, Mervan ben-Hakem, qui d'ailleurs appartenait à la famille des Omeyyades, se souleva inopinément en Syrie avec beaucoup de succès. Il s'ensuivit une guerre civile où beaucoup de sang innocent fut répandu, et le khalifat resta définitivement entre les mains de Mervan. La communauté des Chiïtes dut céder, d'autant plus que les discordes

qui régnaient parmi eux, relativement aux dogmes, avaient contribué à les affaiblir. Quarante années ne s'étaient pas écoulées que trois sectes existaient déjà; c'étaient les Zéïdites, les Khattabites et les Djafarites. Les derniers, beaucoup plus nombreux, étaient partisans des dogmes que leur avaient transmis les anciens Chiites modérés.

Pendant que les *Ghoulévites* (ainsi se nomment les Chiites excentriques qui attribuent à leurs imams divers degrés de signification dans la nature divine) se multipliaient et se divisaient en plusieurs petites sectes, les Djafarites persévéraient dans leur doctrine, fondée sur un système plus rationnel, plus intelligent, au sujet de leurs imams (Mohammed al-bakir et son fils Djafar as-sadik), et s'attribuaient l'épithète d'orthodoxes.

Malgré de pénibles revirements politiques, les souverains intelligents et sages de la dynastie des Omeyyades et des Abasides surent soutenir et fortifier la religion dominante des Sunnites, et ils arrêtaient ainsi les progrès du schisme. Néanmoins, une période de près de 450 ans fut signalée en Orient par des événements d'une grande importance politique et religieuse, mais trop souvent funestes à l'humanité. Ces événements étaient dus aux progrès des Molhidites qui s'étaient successivement multipliés. Les actes des Moukannaïtes dans le Khorasan, les progrès des Babékites ou Haramites¹ dans l'Ader-

¹ Autrement Khorrémites. Haramites veut dire *brigands*; ce nom leur fut donné sans doute par leurs antagonistes; l'autre nom est

bidjan, et ceux de diverses sectes des Chïites ismaïlites, qui florissaient en Arabie, en Syrie et dans l'Irak persan, sont des faits suffisamment connus. Il y eut des réformes, des révolutions et toute une dynastie d'inquisiteurs; mais dans l'histoire de ces apparitions, nous ne trouvons rien qui ait été inspiré par l'amour du sacrifice et le bien de l'humanité; c'est pourquoi les succès en ont été aussi fugitifs que surprenants, passagers, mais terribles.

§ 4. DJAFARITES OU ISNA'ACHARITES.

Pendant que tous les schismes mélahites dont nous avons parlé continuaient leurs fluctuations et s'affaiblissaient ou disparaissaient, la foi sunnite était presque partout dominante, la religion chiite djafarite ou imamite se constituait régulièrement dans l'Irak et même dans l'Inde. Les douze imams sans exception, depuis Ali jusqu'à Al-Mehdi, étaient les patrons de cette doctrine. Cette communauté se prolongea secrètement jusqu'au vii^e siècle de l'hégire. Sous le protectorat de Houlagou-khan, qui avait définitivement mis fin à l'importance politique des Abasides et des Batinides, les Imamites cessèrent peu à peu de tenir cachée leur croyance et ne mettaient plus leur ordonnance en vigueur (*takïé*) que lorsqu'un pressant danger les y forçait. Les Imamites continuèrent ainsi à se fortifier peu à peu, à se répandre et à s'établir par toute la Perse jusqu'à

pris du lieu de la naissance de Babek, fondateur de cette secte dans l'Aderbidjan.

la dynastie des Saffavides. Déjà au temps de Chah-Abbas le Grand, la religion dominante en Perse était la religion imamite (*isna'acharite*). Elle travailla alors à étouffer successivement tous les autres schismes. Il en reste cependant des traces, à peine visibles, dans quelques superstitions populaires, dans des croyances toutes locales, et les plus austères orthodoxes parmi les Imamites en subissent l'influence dans la doctrine relative au mérite de leurs imams, sur laquelle nous allons donner des éclaircissements.

Nous sommes obligé de répéter ici que, d'après les principes fondamentaux des Imamites, Ali et les onze imams de sa descendance sont saints au premier degré après les prophètes de premier ordre, et particulièrement après Mahomet. Voici ce que dit une tradition qui se rapporte à Mahomet et à Ali, relativement à la solennité qui eut lieu devant Ghadir-Khoum¹ : Peu de temps avant sa mort, un soir que le Prophète était entouré de ses disciples de prédilection, il déclara devant le peuple assemblé les droits qu'avait son gendre au khalifat, et il dit à ceux qui l'écoutaient : « Trois fois l'ange Gabriel m'est apparu en me saluant de la part du Très-Haut, et m'a ordonné de me présenter à vous en ce lieu, et d'annoncer à tous, blancs et noirs (à tous les Arabes), qu'Ali, fils d'Aboutalib, est mon frère, mon héritier,

¹ Lieu sur la route de la Mecque à Médine, où s'arrêta Mahomet avec ses disciples au retour de son pèlerinage d'adieu (le dernier) au temple de la Ka'aba.

celui qui doit être khalife et votre guide après moi. Entre moi et Ali existent les mêmes rapports qui ont existé entre Moïse et Aaron, à cette seule différence qu'après moi il n'y aura plus de prophètes¹. » Un peu après il dit encore : « Sachez que votre prophète est le meilleur de tous les prophètes, et que son successeur (Ali) est le meilleur de tous les successeurs. » En conséquence, Ali, par ses qualités, est au-dessous des prophètes, mais au-dessus de tous les hommes. Néanmoins les Immites, par suite des superstitions dont nous avons parlé plus haut et qui sont enracinées parmi eux, sont intimement convaincus que les imams sont tellement supérieurs à tous les mortels, qu'ils les placent tous, et surtout Ali, au-dessus de tous les prophètes. D'après une croyance, Ali est placé au-dessus de tout le genre humain après Mahomet, et Mehdi porte le titre de gouverneur de l'univers. Les souverains de l'illustre dynastie des Saffavides s'intitulaient chiens du seuil des imams². La signification divine donnée au nom d'Ali n'étonne point les plus sévères orthodoxes parmi

¹ Cette tradition est commune à tous les musulmans, mais les Sunnites la repoussent uniquement parce qu'elle émane d'une source qui ne leur inspire point de confiance; de plus ils affirment que les Chiïtes l'ont beaucoup embellie et augmentée. Dans le *Mishkat* (recueil de traditions d'après la doctrine sunnite), la tradition sur Ghadir-Khoum est traitée un peu différemment. (Voyez *Mishkat al Masabih*, by Matthews, vol. II, p. 780 et suiv. Voyez aussi *Life and religion of Muhammed*, by Merrick; Boston, 1850, p. 334 et 446.)

² Beaucoup de monnaies d'argent persanes de $\frac{1222}{1710}$ frappées à Méched, ville que fréquentent les Persans qui y viennent en pèlerinage au tombeau du huitième imam, Ali fils de Mousa, surnommé

les Imamites. Ce secret penchant à diviniser les imams, bien que contraire au dogme fondamental des Imamites, comme nous avons pu le voir, et bien que leurs austères légistes considèrent cette déification comme un sacrilège, entraîne cependant la plus grande partie du bas peuple, et les imposteurs et les sectaires ont toujours su en profiter. Mais le système d'administration ecclésiastique n'est point développé chez les musulmans jusqu'à la perfection, surtout chez les Chiites, qui le cèdent de beaucoup aux Sunnites; quelques mots à ce sujet sont nécessaires.

§ 5. POURQUOI LES CHIITES SONT PARTICULIÈREMENT ENCLINS
AU PROSÉLYTISME.

D'après la doctrine de l'Islam, tout vrai croyant peut être *moudjtéhid*, c'est-à-dire une autorité parvenue à la vérité et à la prééminence dans l'ordre spirituel, par sa vertu reconnue et sa propre interprétation du Coran et des autres sources des règlements religieux, ou bien il peut être *moukallid*, disciple, imitateur de celui qui a acquis cette prééminence. La loi laisse à chacun le droit de devenir une de ces autorités, mais en même temps les conditions en sont si compliquées et si difficiles, qu'il n'est donné qu'à peu d'hommes d'y parvenir, et ils doivent être reconnus tels par la classe entière des Oulémas. Dans « le Cours de législation musulmane, selon la

Riza, portent d'un côté la légende *Kelbi assitani Ali Housseïn*, Housseïn (nom du souverain) chien du seuil d'Ali.

doctrine hanéfite » (édition de Kazan, 1845), il est parlé en détail (introduction p. XXI-L) des divers degrés d'*idjtihads* (autorités religioso-juridiques) et des degrés du *taklid* ou des devoirs des imitateurs ou disciples et de leur signification. Il faut seulement rappeler ici que, malgré toute la liberté que la loi accorde aux musulmans pour atteindre au degré de l'autorité spirituelle, les Sunnites n'admettent pas comme possible l'existence d'une autre doctrine admissible que celle de leurs quatre imams. Ils ne reconnaissent aucune autorité en dehors de cette doctrine; c'est pourquoi, dans l'espace d'à peu près mille ans, les doctrines des quatre imams se sont maintenues si intactes; et puis parmi les Sunnites la réforme ne pouvait avoir lieu que dans le *Tarikat*, et jamais dans le *Chariat*¹. Bien que dans les questions secondaires il y ait dissidence entre les légistes de la même croyance, cependant c'est la coutume locale qui fait loi dans ces circonstances, et ceux qui la soutiennent sont dans la légalité et dans le droit; ainsi ceux qui, en Turquie, recommandent de fumer, sont parfaitement dans le droit et la légalité, tout aussi bien que ceux qui, à Boukhara, défendent l'usage du tabac, et pourtant les deux peuples appartiennent à la même croyance.

Chez les Chiïtes, les choses se passent différem-

¹ Nous avons eu l'occasion, dans un article sur Chamil (*Parole russe*, décembre 1859), de démontrer que dans l'Islam il y a plus de trente-cinq ordres religieux; tous se sont organisés parmi les Sunnites d'après le *Tarikat*.

ment. Leur imam gouverne invisiblement les affaires de l'Islam, et il confie son *verbe* aux moudjtéhids inspirés et dignes de recevoir la révélation. Tout individu parvenu au plus haut degré d'*idjtihad* par la science et par la sainteté de sa vie est donc naturellement considéré comme administrateur spirituel et même temporel de ses moukallids (imitateurs, disciples). Chacun de ces moudjtéhids écrit un ouvrage « *Riçâlè* » qui sert de manuel à ses imitateurs, mais qui n'a de force que durant la vie de son auteur. Dans ces sortes d'écrits, nous trouvons des règlements détaillés pour la vie musulmane, et parfois nous y remarquons des dissidences qui touchent essentiellement à de graves questions religieuses et théologiques.

Seïd-Ali de Tabataba, moudjtéhid célèbre dans toute la Perse au commencement de ce siècle et mort en 1816, avait à peu près un million et demi de moukallids, au nombre desquels se trouvait Feth-Ali-Chah. Après sa mort, son fils Seïd-Mohammed lui succéda, et c'est lui qui excita le roi et le peuple à la guerre contre la Russie en 1826-1827¹. Presque tous les moukallids de son père passèrent à lui.

¹ Dans le curieux journal de *Mirza-Nasr-Oulla-Soultan*, frère de *Mir-Haïder*, khan de Boukharie, qui a émigré par suite de persécutions dont il était l'objet de la part de son frère, et qui mourut à Saint-Pétersbourg en 1830, il est parlé fort clairement de ce moudjtéhid, qui, dans la mosquée royale, excitait le peuple à la guerre contre la Russie, si bien que, deux mois après, Abbas-Mirza entreprit une campagne dans les provinces transcaucasiennes. Ce manuscrit se trouve à la bibliothèque orientale de l'Université de Saint-Pétersbourg, et est inscrit sous les n^{os} $\frac{22155}{362}$.

Comme Seïd-Mohammed différait d'opinion avec son père, ces mêmes moukallids durent changer leurs préjugés contre les hypothèses religioso-savantes du nouveau moudjtéhid et s'y soumettre. Cet usage est si généralement adopté, qu'il n'est pas rare de voir des moukallids passer d'une doctrine à une autre trois ou quatre fois et davantage. Il est facile de juger par là jusqu'à quel point le droit de toucher aux questions religieuses, de les expliquer à leur propre point de vue et d'après leur jugement, est laissé aux moudjtéhids, jusqu'où peut aller l'esprit de prosélytisme surtout dans la basse classe, et combien elle y est accoutumée. Ajoutons encore à ceci le sens caché du Tarikat. Cette loi ne se prêche pas ouvertement en Perse¹, le peuple y est aveuglément soumis à son imam, et il est dans l'attente constante de cet imam, dont l'apparition est plus impatiemment désirée par les Persans que le Messie ne l'est par les Juifs. On voit donc combien il est aisé à un adroit fripon quelque peu savant de réunir autour de lui plusieurs milliers de gens du bas peuple et de se faire passer à leurs yeux pour le Mehdi attendu ou pour son précurseur; ceci est toujours arrivé et arrive journellement encore en Perse. Cependant les succès ne se ressemblent pas.

¹ Bien que le Tarikat, populaire parmi les Sunnites en général, ne se prêche pas ouvertement en Perse, on peut rencontrer dans toutes les provinces de la Perse nombre de gens, qu'ils appartiennent ou non à la classe éclairée, qui se livrent secrètement à cette doctrine, laquelle constitue aujourd'hui une philosophie adoptée par presque toute la classe éclairée de ce pays.

toujours, et si l'imposteur n'est connu ni par son savoir, ni par la rigidité de sa vie, ni par son extraction, il n'ira certes pas bien loin; mais si au contraire cet homme descend d'un saint ou d'un moudjtéhid célèbre, ou s'il est connu de tous par une vie ascétique, ses succès sont indubitables.

Telles furent les causes des succès des Cheïkhites il y a une trentaine d'années, et tout récemment la raison des succès des Babis. N'oublions pas pourtant que ces derniers ont réussi à amener de grands changements, dont les résultats se feront sentir dans l'avenir, car l'élément religieux n'était pas le seul mobile de cette communauté secrète, et était allié à l'élément politique appuyé sur la religion.

§ 6. CONCLUSION.

DES CAUSES QUI SEULES ONT PRÉPARÉ LA CARRIÈRE DU NOUVEAU SECTAIRE.

Jetons un regard plus profond dans l'histoire de la vie religieuse, civile et politique du peuple persan, depuis que l'Islam règne au milieu de lui, et nous verrons quel tableau nous présentera ce manque d'ensemble, cette absence d'harmonie dans les principaux agents de la prospérité nationale.

Lorsque par la force des armes l'Islam se fut répandu dans l'empire des Sassanides et que le domaine d'Ormuzd fut tombé entre les mains de la propagande arabe, deux forces opposées, ennemies, furent en présence : le fanatisme arabe et l'attachement

de la population pour son passé et ses coutumes. Bien qu'au milieu de ces circonstances le peuple vaincu se soit montré longtemps encore soumis en apparence aux autorités religieuses et civiles, cependant, accablé qu'il était par les luttes sans fin ni trêve qui s'étaient élevées entre ces deux forces, son existence morale fut atrophiée, et son esprit, perdant son originalité, s'affaiblit complètement. Point de doute que toutes ces causes réunies n'aient fatalement réduit la nation et ne l'aient entraînée peu à peu à une ruine morale qui eut les plus déplorables résultats.

Avec des armes aussi puissantes que le fanatisme, les conquérants, ne rencontrant d'abord aucun obstacle, avançaient toujours, semant partout les principes du Coran et de la théocratie; mais dans la suite les fruits qu'ils produisirent s'abâtardirent sous l'influence de ce sol étranger. Des germes nouveaux apparurent, et l'on put remarquer les racines des schismes à venir; on put voir comment l'imamet se transformait en monarchisme, comment un système parfait de diplomatie s'introduisait dans la théocratie, et enfin comment, l'Islam se morcelant en divers royaumes et diverses sectes, le fanatisme et le despotisme marchèrent côte à côte, se soutenant au besoin, et s'emparant de l'administration religieuse et civile.

En Orient, un étrange apophthegme est fort populaire, c'est que l'opium gouverne la créature qui se livre à lui, comme un tyran gouverne son royaume;

il la garantit, il est vrai, des ennemis du dehors¹, mais par ses qualités propres il conduit lui-même l'organisme à une insensible destruction. Cette heureuse comparaison peut, on ne peut mieux, s'appliquer au fanatisme.

Le fanatisme est une fièvre de l'esprit qui met en fureur l'individu ou la société qui en est infectée. Les accès de frénésie auxquels se livrent les sujets malades les épuisent autant qu'ils terrifient les spectateurs, et ces accès sont d'autant plus terribles que les malades sont plus ignorants, plus grossiers, plus barbares. Dans l'histoire des révolutions en Europe, il est plus d'un fait qui vient à l'appui de notre assertion. Chez les peuples les plus policés, le fanatisme fait vibrer, en les irritant, les cordes les plus sensibles, excite les mauvaises passions : l'intérêt, l'orgueil, l'ambition, l'injustice.

Pour entretenir le foyer qui propage l'incendie, les agitateurs font retentir les mots de convictions, de principes; ils évoquent les noms sacrés de religion, d'honneur, de patrie, un sang fraternel coule partout; le peuple se fait tuer sans raison, la nation s'affaiblit, perd sa puissance, et le spectateur désintéressé, témoin de ces scènes d'horreur, détourne la tête et s'écrie : Voilà donc où le fanatisme conduit les hommes! . . . Chez les peuples nomades et barbares, le fanatisme produit des effets plus sur-

¹ La médecine orientale affirme que l'opium, pris modérément, préserve des indispositions qui proviennent d'un refroidissement subit, donne de l'appétit, fortifie, etc.

prenants encore, comme nous le démontrent l'histoire de l'Asie et les exploits des Sarrasins. Ce n'est pas tant la doctrine de Mahomet que sa politique et celle de ses successeurs qui contribua à entretenir l'ignorance des Arabes et celle des peuples qui leur étaient soumis; ils comprenaient par instinct que le fanatisme sans l'ignorance n'aurait pu rien produire de merveilleux. En effet, chez eux, le fanatique ignorant marche toujours à la mort avec la pleine conviction qu'une fois ce passage franchi, il en sera récompensé par une félicité éternelle. Que ne pourrait un chef intelligent avec quelques milliers de tels hommes!... Tant que cette force du fanatisme pouvait être entre les mains des khalifes un sûr moyen de conquêtes et de gloire; tant que leur politique pouvait servir de contre-poids à la force opposée qui agissait en secret dans les diverses contrées de leur immense empire, l'Islam alla croissant et se fortifiant, et l'état florissait. Alors au fanatisme vint se joindre le despotisme : l'un resta l'apanage de la caste cléricale, l'autre devint le sceptre de l'absolutisme; mais entre ces deux antagonistes, entre les khalifes et les oulémas, la politique vint s'interposer et jouer le rôle de médiateur, afin de maintenir dans l'état un équilibre possible.

Cependant l'Islam commença à perdre son ancienne signification, et peu à peu apparurent et grandirent les schismes; de nouveaux royaumes s'élevèrent ainsi que de nouvelles religions. Le fanatisme et le despotisme ne s'endormaient pas non plus, car

après avoir épuisé une classe d'hommes et une dynastie, il passait à une autre, et finit par s'implanter dans le clergé de toutes les sectes, de toutes les croyances, qui s'en fit un apanage que rien ni personne ne put lui ravir. Ainsi les peuples convertis à l'Islam furent gouvernés dans l'ordre spirituel par le fanatisme, dans l'ordre temporel par le despotisme. Ce double fardeau épuisa les forces de ces peuples, atrophia leurs facultés et arrêta leur développement intellectuel, si bien que jusqu'à ce jour ils n'ont pu remonter au point d'où ils sont descendus. Tel est, à de très-petites nuances près, le côté caractéristique de la vie civile et religieuse chez tous les peuples musulmans.

D'après ce qui a été dit, les peuples du nouveau royaume de Perse sont depuis plus de mille ans sous le joug étouffant du fanatisme et du despotisme; toujours ils ont été aveuglément soumis à leur autorité spirituelle, qui, n'étant point développée, ne possédant ni un système rationnel ni une bonne organisation, ne put s'arrêter à une doctrine unique : c'est pourquoi les schismes s'y sont tant multipliés. Une si grande dissidence dans les choses de l'ordre spirituel, en présence d'un despotisme incessant qui flattait, en le détruisant peu à peu, le sentiment patriotique, a si bien fait, que le mot qui exprime ce sentiment a fini par disparaître entièrement des dictionnaires persans. Quant à ce qui concerne le despotisme, le peuple qui dut, par nécessité, supporter le joug d'une administration de tyrans,

ne sympathisait en rien avec le gouvernement. Ici, c'est à la force seule qu'incombait le rôle principal : il n'y avait ni amour de la patrie, ni lois réglant la succession au trône. Une dynastie était renversée, remplacée par une autre, et l'idée d'un État bien organisé était absolument étrangère à la Perse opprimée.

C'est ainsi que vécut ce pays, accablé par tous ces changements, jusqu'à la dernière dynastie, celle des Kadjars, qui règne depuis plus de quatre-vingts ans¹. Cette dynastie comprend mieux que toutes les autres qui l'ont précédée le besoin de se rapprocher de l'Europe, et le jeune roi actuel cherche à fonder un système régulier dans l'administration et à améliorer le sort de ses peuples. Mais il rencontre les plus grands obstacles dans le fanatisme du clergé et de la caste rétrograde des vieux courtisans conservateurs. Le clergé, grâce à une de ces habitudes qui lui ont été transmises par héritage, veut être à la tête de la direction morale du peuple musulman ; les souverains et gouvernants de ce peuple doivent aussi se soumettre à sa grandeur spirituelle et montrer par là le bon exemple à leurs sujets et à leurs administrés. Les moudjtéhids ne se

¹ En comptant depuis Agha-Mohammed-Khan. Bien que son père Agha-Mohammed-Hassan-Khan soit considéré comme le fondateur de cette dynastie (en 1747), cependant son rival Kérim-Khañ-Zend, l'ayant vaincu, lui ôta le pouvoir qu'il avait usurpé. Après la mort de Kérim-Khan, son eunuque Mohammed-Khan s'empara du trône (en 1779), et depuis cette époque les Kadjarides règnent sur la Perse.

considèrent nullement comme sujets des princes régnants et se disent au contraire vicaires de l'imam qui gouverne invisiblement les destinées de l'Islam. De là vient leur influence incontestable dans les affaires intérieures de l'État et même dans celles de la politique extérieure.

Nous avons encore présente à la mémoire la part que prit le moudjtéhid Seid-Mohammed de Tabataba aux affaires de la politique; nous nous souvenons comment il apparut à Téhéran l'année de la mort de l'empereur Alexandre I^{er} en 1825, obligeant le roi à faire la guerre à la Russie, et cela contre la volonté de ce prince, ce qui du reste a coûté bien cher à la Perse. Les vieux courtisans, gens beaucoup trop occupés de leur généalogie, sont attachés corps et âme aux anciennes coutumes, et par conséquent ennemis de toute innovation. Dès qu'ils croient remarquer que le roi est disposé à introduire n'importe quelle réforme, aussitôt les voilà en conférences secrètes avec des membres influents du clergé, et l'on est certain qu'il n'en résultera rien de bon.

Le clergé de tous les rites a constamment employé son influence et l'emploie encore à rendre le peuple étranger à toute sympathie pour le gouvernement, et la signification du mot *zélime* « persécution, oppression, » est depuis longtemps usitée dans le peuple pour désigner le gouvernement temporel. Ce nom lui a été donné par un clergé dont les paroles et les actions n'étaient point soumises à la

censure de l'État. De son côté, le gouvernement est obligé de fermer les yeux et de se boucher les oreilles; en cas de besoin, il se voit dans la nécessité de recourir à la diplomatie pour séduire le haut clergé par des caresses et des flatteries hypocrites, afin de l'entraîner dans ses intérêts.

C'est par de semblables moyens que la haine secrète qui existe entre le clergé et le gouvernement se modifie, s'adoucit, par le besoin réciproque que ces deux puissances ont l'une de l'autre. La bonne intelligence est entretenue par la flatterie et l'hypocrisie, et les souverains qui réussissent à plier leur despotisme au système du fanatisme religieux, sont les seuls qui soient populaires. Une situation si anormale ne pouvait que soulever des luttes dans les instincts du peuple; malheureusement les mal-intentionnés en ont seuls et toujours profité, ainsi que nous l'avons vu dans le soulèvement même des Babis.

Les points principaux des réformes conçues par les chefs du babisme étaient ceux-ci : Refrénér l'arbitraire du gouvernement, détruire le luxe de la cour et des courtisans, anéantir le pouvoir sans limite ni censure des ministres, des gouverneurs de provinces, et en général de tous les fonctionnaires; changer les *touïouls* « revenus sur les villes, bourgs ou villages ¹, » en appointements fixes; forcer les

¹ Les gouverneurs, et généralement les hauts fonctionnaires, au lieu de recevoir des appointements, perçoivent les revenus des villes, bourgs et villages qu'on leur assigne. Ces espèces de fermiers com-

juges à être équitables, les oulémas à être désintéressés, et exiger l'application formelle de la loi. Ces questions étaient depuis longtemps l'objet des conversations et des commentaires parmi le peuple, et excitaient des murmures dans l'Irak et l'Aderbidjan¹. Mais le but contre lequel les traits de l'indignation publique étaient dirigés était si ferme, si solide, qu'ils en furent brisés, et les tronçons servirent d'armes à une nouvelle tyrannie. Les chefs politiques des Babis voulaient, au nom de la nouvelle doctrine, créer une nouvelle force sûre pour renverser le rocher qui faisait obstacle, persuadés qu'ils étaient que le peuple se précipiterait sur leurs pas et les suivrait dans le chemin qu'ils auraient tracé. Cependant les troubles et les discordes qui s'étaient élevés entre les chefs, qui n'avaient pas l'expérience voulue et ne savaient comment diriger une semblable entreprise, la précipitation des malveillants, l'entraînement de quelques-uns qui ne songeaient qu'à leur position et à leurs intérêts, toutes ces causes

mettent des exactions inimaginables et toujours impunies, ou bien ils vendent leurs droits à d'autres individus qui administrent ces revenus sans honte et surtout sans contrôle. Dans le cas où des plaintes sont portées, elles n'ont jamais de suites et jamais n'en ont eu, les fermiers, à l'aide des liaisons qu'ils ont partout, sachant prévenir les désagréments qui pourraient en résulter pour eux : la main lave la main.

¹ Dans les premiers temps du ministère de Mirza-Taki-Khan, le gouvernement se vit obligé de porter son attention sur quelques-unes de ces aspirations et de leur donner satisfaction : c'est grâce à cela que le premier ministre succomba sous le poids des intrigues, laissant toutefois dans le cœur de la nation un souvenir impérissable.

réunies ne permirent pas de laisser mûrir l'entreprise commencée, et elle n'eut d'autres résultats que cette épouvantable effusion de sang dont nous avons entrepris la relation.

Quoique, en apparence, les Babis n'existent plus, et que ceux qui aspirent à des réformes n'aient aucun appui, cependant les causes qui ont produit le babisme politique agitent encore le sol sur lequel marche la société éclairée en Perse.

A Téhéran et à Tauris, comme nous l'avons déjà dit, il a été fondé depuis peu des loges maçonniques. Des hommes puissants se sont intéressés à cette affaire, et le roi lui-même était disposé à couvrir cet ordre de sa haute protection; mais les vieux ennemis du progrès et des innovations, ainsi que le clergé, ont fortement intrigué contre une semblable nouveauté, et l'on ignore quel en sera le résultat. Dans les cercles de la société éclairée, on se passe de main en main des lettres, des brochures, où l'on traite des mesures de précautions que le gouvernement doit prendre contre les abus des ministres et des courtisans; des écrits contre l'arbitraire des gouverneurs et des fonctionnaires, contre le luxe de la cour et des courtisans, qui ruine le pays; contre le pouvoir sans frein des oulémas; en un mot, contre le règne de l'arbitraire, contre l'absence de la justice.

La description d'un certain rêve écrite dans un langage entraînant, et, à ce qu'on assure, présentée depuis peu au roi par un homme d'État d'une grande

influence, a produit une vive sensation à Téhéran : c'est, dit-on, un exposé allégorique de tout ce qui se passe en Perse. Le rêveur n'y dit rien contre la personne du souverain, il loue, au contraire, son énergie, ses bonnes dispositions pour tout ce qui est bien, son amour pour le peuple, et il lui demande en même temps d'apporter son attention sur cette série d'abus qui existent dans le royaume et qui font tache à son règne. Les améliorations que demande le rêveur sont en effet admirables; elles ne tendent à rien moins qu'à une réforme qui introduirait le principe d'un gouvernement plus régulier.

SECTION II.

COUP D'OEIL SUR LA DOCTRINE DES BABIS.

Après avoir tracé un aperçu sur le développement du chiisme en Perse depuis les origines de l'islamisme jusqu'au moment où apparurent les Cheïkhites, lesquels contribuèrent à la formation de la secte religioso-philosophique connue sous le nom de *Babisme*, nous ne croyons pas inutile d'expliquer, autant du moins que faire se pourra, au lecteur la doctrine de cette secte.

Les manuscrits dont nous nous sommes le plus souvent servi pour nos recherches étant en arabe et en persan, nous pensons que de profondes investigations sur la doctrine des Babis, fondées sur un examen critique de ces matériaux, nous éloigneraient

du but que nous nous sommes proposé. Ce but est d'initier le public intelligent à des événements qui se sont passés en Perse à une époque récente. Ces événements y ont amené des révolutions, dont les résultats ont été de donner au peuple persan une impulsion qui a suffi pour lui faire faire connaissance avec la liberté et les droits de l'homme.

Un ouvrage savant sur la doctrine des Babis, renfermant un examen critique des matériaux aujourd'hui accessibles, serait sans aucun doute d'un grand intérêt pour les orientalistes européens; mais tant que les matériaux où nous avons puisé ne seront pas mis au jour, tant que nous n'aurons pas entre les mains le vrai Coran des Babis, ainsi que des manuels bien précis sur leur doctrine, il serait trop difficile et trop délicat de prendre sur soi une semblable tâche; nous en laissons l'accomplissement à un temps plus opportun. Pour le moment, nous nous sommes contenté d'examiner la question au point de vue purement littéraire, et autant qu'elle nous est connue par les faits et les traditions.

§ 1. CONVICTIONS DE BAB. LES PREMIERS BABIS.

Dans notre histoire de l'Islam¹, nous avons énoncé nos convictions intimes, que toute idée réellement

¹ Voir dans la *Parole russe*, août 1860, p. 135. Des circonstances indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis d'achever ce travail; mais nous espérons le publier séparément d'ici à peu de temps.

religieuse, n'importe à quelle période et à quel peuple elle appartienne, offre dans sa pureté primitive de hautes pensées dignes de notre méditation, et que cette idée ne peut que se rapprocher de la vérité évangélique.

Comme nous l'avons dit, Bab apparut en Islam avec la pleine conscience des absurdités dont est remplie la religion professée dans sa patrie. Il prêchait l'austérité des mœurs, non-seulement comme l'enseigne la lettre de la loi, mais encore comme le veut le principe moral de la loi. Constamment il parlait sur l'abstinence et la prière, sur la chasteté et sur la charité; c'est là, en réalité, tout ce que nous avons appris sur les premiers temps de sa vie. Ses rêveries étranges, son amour de la solitude, les discours à double sens qu'il tenait à ceux qui voulaient lui arracher les pensées qu'il renfermait en lui-même, soit pour le surprendre et avoir le droit de l'accuser devant le Chariat, ou guidés seulement par le désir de connaître en quoi consistaient ces pensées qu'il tenait soigneusement cachées, tout cela lui attirait sans cesse une foule de curieux et servait à répandre partout les bruits les plus divers sur sa personne. Dans le peuple, on le nommait *medjzoub* « l'extatique, l'illuminé, » et ce nom contribuait beaucoup aux progrès de la secte qui se formait en son nom. Les gens superstitieux voyaient en lui un inspiré, un saint, et ils interprétaient à leur point de vue ses discours à double sens. Les indifférents le considéraient comme un homme dont

l'esprit n'était pas fort sain, comme un fou, et ses persécuteurs ne pouvaient parvenir à le trouver en défaut en quoi que ce fût. Ainsi vécut Bab, longtemps inoffensif, pendant que la communauté des Babis s'organisait secrètement, se recrutant de rêveurs, de mystiques, de superstitieux, qui par habitude attendaient la venue prochaine de l'imam, de révolutionnaires mécontents du gouvernement et du clergé, ainsi que de malintentionnés qui, sous prétexte de babisme, espéraient servir leurs propres intérêts. C'est ainsi qu'il se forma *trois* catégories parmi les Babis : les aveugles adoreurs de Bab, qui appartenaient à la basse classe du peuple, les agitateurs politiques qui s'étaient faits ses disciples, et les sectaires malintentionnés. Les individus appartenant aux deux dernières catégories mettaient tous leurs soins, toute leur ardeur à étendre dans le peuple la renommée de Bab; ils entraînaient les gens à se constituer en société secrète et les engageaient à se soulever contre le pouvoir.

Durant toute cette période, Bab apparaît comme un mythe que ses nombreux admirateurs, répandus par toute la Perse, ne connaissaient pas; ceux même qui l'approchaient ne le comprenaient pas toujours, parce qu'il parlait constamment à double sens et dans un langage peu intelligible. Il s'attachait les hommes par une vie des plus austères, et ne prêchait clairement devant ceux qui l'entouraient que sur ce sujet.

Durant les derniers temps de sa vie silencieuse et

persécutée, le peuple qui venait en foule le contempler de loin n'emportait point d'autres impressions que celles que lui avait laissées son pâle et beau visage, exprimant la souffrance et une douceur indicible, jointe à une patience à toute épreuve.

Le jour de son supplice, tous étaient animés de la plus vive, de la plus profonde compassion pour son innocence, et dans le peuple on ne parlait que de l'injustice du clergé à son égard et de l'arbitraire du gouvernement. Ainsi grandissait la renommée de Bab, et un grand nombre d'individus se livraient aveuglément et sans réflexion au premier venu qui, au nom de Bab, les appelait à embrasser la nouvelle doctrine.

La doctrine de Bab était renfermée dans ce seul axiome : Vivre non selon la lettre de la loi, mais selon l'esprit et dans la méditation de la loi. Selon lui, toutes les traditions transmises à la postérité par les propagateurs de l'islamisme étaient altérées. Dans le Coran qui lui est attribué, nous rencontrons peu de ses propres idées; aussi une seule pensée se présente-t-elle à nous là-dessus, c'est que Bab, bien qu'ayant jusqu'à un certain point travaillé à sa rédaction, se laissa entraîner à subir l'influence des égarements de ses disciples préférés, Seïd-Hassan et Seïd-Housseïn. Le travail principal et définitif de la première rédaction de ce Coran appartient, sans aucun doute, à ces deux disciples de Bab; c'est pourquoi l'étude de ce Coran ne nous dit presque rien de la doctrine de Bab lui-même¹.

¹ Dans le peuple, chacun était pleinement convaincu que Bab avait

Excepté les discours qu'il tenait à ses disciples sur la continence et les efforts qu'ils devaient faire pour vivre selon l'esprit de la loi, nous sommes fondé à lui attribuer encore quelques grandes pensées, sur Dieu, sur l'émancipation de la femme et l'abolition du divorce arbitraire; sur l'idée que tout est pur dans la nature.

1. L'idée de Bab sur Dieu est la même que celle du Coran de Mahomet; mais nous ignorons sa pensée concernant la doctrine sur la divinité, qui est entre les scoliastes musulmans une source de discussions et de disputes sans fin. A en juger par les lettres que nous avons reçues d'un philosophe remarquable (mouhakkik), qui du temps de Bab enseignait sa doctrine dans la Transcaucasie et qui fut interné dans la ville de Smolensk¹, nous voyons que Bab et

composé et écrit son Coran avec une rapidité telle que l'imagination peut à peine la concevoir (mille lignes ou versets dans l'espace d'une heure). Ses disciples faisaient passer cela pour un miracle et confirmaient ainsi son origine mystérieuse. Il est probable que ces bruits circulaient parce que les disciples de Bab, soit flatterie, soit politique, attribuaient à chacune des paroles du maître une signification multiple: chacun de ses mots, disaient-ils, renferme mille pensées, et chacune de ses lignes en vaut mille autres. C'est ainsi qu'ils flattaient Bab et faisaient accroire à la foule ignorante qu'il écrivait mille lignes par heure. Seïd-Housseïn doit en effet être regardé comme le plus habile des sténographes, puisque en un jour il écrivit un gros cahier de phrases incohérentes, pleines de redites sans fin et renfermant bien peu de choses sensées. Ceci néanmoins était communiqué au peuple comme la mystérieuse production du miraculeux Bab. L'exemplaire de son Coran qui se trouve entre mes mains appartient probablement au nombre de ces productions.

¹ Son nom est Seïd-Mir-Abdoul-Kérim. Il y a 29 ans qu'il quitta Ordouabad; son exil a duré 11 ans, par conséquent en 1854 (voir la

ses proches disciples suivaient l'antique doctrine des *mou'tézélites* qui a été en dernier lieu remaniée par les Cheïkhites. Cette doctrine consiste en ce que Dieu, être suprême et créateur de toute la nature visible et invisible, est un, qu'il n'a point son semblable, et que tous ses attributs, tels que l'omniscience, la toute-puissance, la miséricorde, etc. sont éternellement unis à sa suprême existence et qu'il est impossible de les imaginer en dehors de son être comme des abstractions séparées. Les *mou'tézélites* s'attribuent la primauté de cette doctrine, et disent qu'elle est le résultat des craintes où l'on était que la croyance aux divers attributs intérieurs du Dieu unique ne jetât sur sa suprême existence une ombre de polythéisme. Il faut cependant supposer que cette doctrine leur a été tout simplement transmise de génération en génération par l'antiquité après avoir passé par les adeptes de la philosophie platonicienne. Nous ignorons dans quelle mesure Bab lui-même partageait cette opinion; seulement nous supposons que le Seïd de Smolensk, qui était fort respecté par les sectateurs de Bab, si bien que plusieurs même allèrent le voir secrètement, suivait cette doctrine il y a une douzaine d'années.

2. *Rien n'est impur dans la nature.* Cette vérité évangélique était l'objet de l'enseignement secret et avoué de la doctrine de Bab, doctrine remaniée par

seconde lettre citée plus loin), et peu de temps après l'attentat commis contre le roi, à Téhéran. Nous apprenons que ce Seïd a été mis en liberté et se trouve actuellement à Astrakhan.

celui de ses disciples qui avait pris son nom et sa place dans les événements de Zengan (chap. II, § 13). Dans la création tout est pur, disaient ses disciples¹, mais la tempérance est une vertu indispensable; c'est là la raison pour laquelle, comme nous l'avons dit, Bab ne faisait point usage d'opium, ne fumait pas, et même ne prenait pas de café.

3. *L'égalité des droits pour les hommes comme pour les femmes, l'abolition du divorce arbitraire, la liberté dont la femme doit jouir dans la société.* Ces questions sont traitées dans le Coran de Bab, et, d'après les traditions, toutes sont en rapport avec sa doctrine; tout, d'après cela, nous porte à croire que ces idées appartiennent en propre à Bab, puisque cette doctrine fut prêchée par une femme, sa contemporaine et son disciple, par *Kourret-Oul-Aïn* ou *Tahirè* dont il a été question (chap. II, § 5). Voici, d'après le témoignage de M. Mochenin et d'après celui de M. Sévruguin, le texte du passage du Coran de Bab relatif à cette doctrine : « Aimez vos filles, car elles sont bien plus élevées devant Dieu et elles lui sont

¹ Le pur et l'impur constituent, chez les musulmans comme chez les Juifs, deux principaux sujets d'interprétation. Dans leurs fikhs (règlements religieux de la loi), une section entière traite ce sujet. Ces raffinements indo-juifs, sur la distinction du pur et de l'impur, dus dans l'origine à des causes climatiques, furent rejetés par la doctrine du Nouveau Testament. C'est aussi ce que prêche la doctrine de Bab. Moulla-Mohammed-Ali, déjà connu de nos lecteurs, a écrit là-dessus et a prêché publiquement sur cette thèse : il disait que le pur et l'impur n'existent pas, qu'il n'existe que la tempérance et l'intempérance; il recommandait l'une et blâmait l'autre (ch. II, § 13).

bien plus agréables que vos fils. Que celui qui confesse cette croyance ne divorce jamais avec son épouse. Il ne doit point exister de voile entre vous et vos épouses, ce voile serait-il plus fin que la feuille de l'arbre, afin que rien ne soit pour la femme une cause d'affliction, ceci étant pour vous la bénédiction du Seigneur ¹. »

Tous ces principes, formulés par Bab, rapprochent beaucoup sa doctrine du christianisme; aussi regrettons-nous de ne point connaître ses idées sur le Sauveur. Cependant nous ne doutons nullement qu'il n'ait eu sur Jésus une opinion beaucoup plus élevée que la plupart des musulmans, et qu'il ne se soit inspiré à son sujet de l'esprit de la doctrine renfermée dans le Coran de Mahomet. Nous avons vu qu'il prêchait constamment dans cet esprit. Dans le Coran, il est dit que le Christ est le verbe de Dieu et qu'il procède du Saint-Esprit. (Coran, sour. III, v. 40; IV, v. 163; XIX, v. 16.) Par conséquent Bab croyait à ceci du plus haut point de vue de sa contemplation; il y croyait au moins dans le même sens que Mahomet, qui désirait modifier dans ses premiers prosélytes parmi les chrétiens

¹ Dans la copie du Coran de Bab que m'a procurée l'obligeance de M. Khanikoff, je n'ai pu trouver ce passage, ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'y trouve pas; mais cette copie, étant composée d'un grand nombre de cahiers sans pagination, sans que rien puisse faire deviner où est le commencement, où est la fin, et, de plus, d'une écriture fine et indéchiffrable, il est impossible d'y trouver ce qu'on y cherche sans être servi par le hasard et sans une grande perte de temps.

leur croyance en Jésus, fils de Marie, né du Saint-Esprit, et par là faire cesser l'antagonisme que les monothélites et les monophysites avaient transmis à la postérité. Nous nous permettrons de faire observer, en passant, que si quelques théologiens chrétiens considèrent l'islamisme comme un schisme du christianisme, ce qu'on ne peut du reste révoquer en doute, le babisme, compris ainsi que nous l'avons exposé, ne peut être considéré que comme un rameau épuré de ce schisme. Le babisme, à son origine, considéré dans ses rapports avec l'islam et d'après les principes antérieurs à sa doctrine, nous offre la même différence que celle qui existe entre le christianisme et le judaïsme. Ainsi, par exemple, les chrétiens reconnaissent le Nouveau Testament, vénèrent les prophètes et regardent les lois de Moïse comme le tabernacle des biens promis par l'Évangile; les Babis reconnaissent le Coran et les traditions (*hadis*) qu'ils considèrent comme les emblèmes des vérités futures du babisme. L'Évangile considère la loi au point de vue spirituel et contemplatif; l'apôtre Paul dit, « Nous savons que la loi est tout esprit; » Bab ordonne de vivre, non d'après la lettre, mais d'après l'esprit de la loi; en un mot, la base sur laquelle repose la doctrine babite a beaucoup de rapport avec le christianisme, et nous pensons que Bab lui-même et quelques autres personnages, tels que Moulla-Mohammed-Ali de Zengan et Seïd, notre philosophe de Smolensk, étaient plutôt chrétiens que musulmans, bien qu'ils portassent ce nom dans

le peuple. Point de doute que le babisme, à son origine, non encore altéré, et tel qu'il ressort des paroles de Bab et des autres maîtres qui ont enseigné cette doctrine, eût été un grand pas fait vers le christianisme si d'ignorants formalistes ne l'avaient défiguré et altéré dans des vues toutes personnelles. Beaucoup de personnes qui ont eu l'occasion de s'entretenir avec des Babis nous ont dit que ceux-ci, en lisant le Nouveau Testament traduit en persan, avaient été tout surpris d'y trouver leur propre doctrine, et qu'ils cherchaient l'occasion de se lier avec des chrétiens; mais comme ces derniers ignorent généralement la langue persane et sont indifférents pour tout ce qui se trouve en dehors du programme de leurs intérêts, ces causes arrêtaient les tendances des Babis vers le christianisme.

(La fin au prochain cahier.)